

Une hécatombe de panzers au sud d'Amiens

Au sud d'Amiens, la 16^e division d'infanterie (DI) couvre un front de 14 à 20 kilomètres. Ses soldats sont en majorité des Bourguignons, des Morvandiaux, des Bressans, d'un âge compris entre 29 et 32 ans. Commandée par le général Mordant, cette unité vient d'être transférée d'Alsace sur le front de la Somme. La 16^e DI relève, dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin 1940, la 7^e DIC (général Noiret) qui s'est efforcée, en vain, de réduire la tête de pont d'Amiens. Elle ne dispose que de quatre jours pour s'installer sur la position que certains Allemands baptisent pompeusement « Ligne Weygand ». Le secteur est jalonné par de nombreux villages : Vers-sur-Selles, Dury, Saint-Fuscien, Cagny, Longueau, Rumigny, Saint-Saufieu, Grattepanche, Estrées... Les trois régiments d'infanterie (29^e, 56^e, 89^e RI) de la division sont dispersés en divers points d'appui dans les bois et dans les villages. Il manque à la 16^e DI une vingtaine de canons antichars pour avoir sa dotation normale. Ils sont remplacés par une dizaine de canons de 75. L'artillerie (six groupes de 75 et cinq batteries de 155) est répartie sur les arrières des points d'appui des régiments. Plusieurs 75 viennent renforcer les points d'appui manquant de canons de 25 ou 47 antichars. Ainsi la 16^e DI a scrupuleusement appliqué les directives du général Weygand, reposant sur la défense en hérissos en profondeur.

Cette division, forte de 18 000 hommes, va subir le choc du 14^e panzerkorps du général von Wietersheim, qui aligne les 9^e et 10^e panzerdivisions, la 13^e division d'infanterie motorisée, la 9^e division d'infanterie et le régiment motorisé Grossdeutschland ; soit un total de 428 chars et 68 000 soldats. Malgré l'écrasante supériorité des assaillants, la 16^e DI, uniquement soutenue par deux compagnies du 12^e bataillon de chars de combat (30 chars Renault R35), va opposer une résistance héroïque au 14^e panzerkorps en lui causant des pertes énormes.

Il n'est pas surprenant que les Allemands aient abordé avec quelque appréhension cette « Ligne Weygand » établie en une profondeur qui dépasse souvent 10 kilomètres. Du succès de l'offensive de cette position ou de son échec dépend l'issue de la guerre, d'où l'importance des effectifs allemands engagés.

Dans la nuit du 4 au 5 juin 1940, l'artillerie allemande se déchaîne sur les positions françaises. Vers 3 h 45, le tir de l'artillerie ennemie devient plus intense et prend une allure de préparation d'attaque. Les Allemands cherchent tout particulièrement à atteindre les batteries françaises.

« Nous sommes éveillés par le vacarme épouvantable des canons, raconte un fantassin du 26^e RI qui se trouve à Vers-sur-Selles, on se lève dans le demi-jour, on voit les formes qui s'agitent, chacun va à son poste... »

A Dury, dans le secteur du 56^e RI, les obus tombent sur le village et la région avoisinante. Un combattant de la guerre précédente remarque : « Cela ressemble à Verdun en 1916... » Pilonné par les 105 et 150 allemands, Saint-Fuscien disparaît dans la fumée et Cagny, à l'extrémité du secteur de la 16^e DI, reçoit également un déluge de feu et d'acier.

« Les batteries allemandes, raconte Pierre Vasselle, qui sont pour la plupart en position sur la rive nord de la Somme, derrière les faubourgs d'Amiens, allongent ensuite le tir. Des centaines de projectiles s'abattent sur Sains-en-Amiénois et Rumigny, et cherchent à atteindre les batteries, autour de ces villages. Les rafales de trois batteries ennemies, au moins, balayaient le terrain presque sans interruption, entre le bois Impérial et Rumigny, où le 2^e groupe du 361^e régiment d'artillerie est en position. Ces tirs en bonne direction sont heureusement trop courts... »

Cette intense préparation d'artillerie n'occasionne que des pertes légères et de faibles dégâts matériels. Les projectiles employés sont surtout des fusants ou des percutants instantanés qui éclatent au ras du sol. Les Allemands font également usage d'obus fumigènes pour aveugler les observatoires français. Au lever du jour, à l'action de l'artillerie vient s'ajouter celle de l'aviation. Une trentaine de bombardiers allemands lâchent leurs bombes dans la zone arrière de la position, sur les points d'appui de Grattepanche, Oresmaux, Saint-Saufieu, jusqu'aux abords de la route Conty-Ally-sur-Noye. Le général Mordant, commandant de la 16^e DI, dont le PC se trouve à Essertaux, demande en vain l'intervention de la chasse alliée. Un peu après 4 heures, le 5 juin, une courte accalmie se produit. Au fracas des canons succède le crépitement des armes automatiques. C'est l'indice de l'arrivée de l'infanterie et des chars au contact de positions françaises avancées.

Le 14^e panzerkorps fait porter son effort principal sur le plateau, au nord-est de Vers-sur-Selles, devant le front tenu par le bataillon Vastra du 29^e RI. Une cinquantaine de panzers s'avancent à travers d'épais nuages de fumée. Aucun indice ne leur a révélé l'existence d'un barrage de mines placé devant le dispositif du bataillon, la veille à 22 heures. Six panzers sautent et brûlent sur place, deux autres parviennent à passer entre deux bois, où ils sont détruits par un canon de 25. Un neuvième char allemand est stoppé à 30 mètres par un autre canon de 25. L'ennemi réussit cependant à ouvrir des brèches dans le barrage antichar. Une vague de blindés suivie d'infanterie attaque la position. Le capitaine Greffet, commandant la 9^e compagnie, est tué alors qu'il s'efforçait de repousser l'assaut ennemi. Le lieutenant Garnung tombe également à ses côtés, le lieutenant Guillot est grièvement blessé. Les trois sections de voltigeurs et la section

de mitrailleuses subissent de lourdes pertes. Cependant l'ennemi ne peut exploiter son succès. Le commandant Vastra maintient la cohésion de son bataillon, avec l'aide des lieutenants Deschaux et Larnac et de l'adjudant Taranne. Sur la droite, entre la route Beauvais-Amiens et Dury, les 25 antichars du lieutenant Maigret détruisent une dizaine de panzers. Lors de cette action, Maigret trouve la mort. Le soldat Dessauge reste sur place et met encore hors de combat, avec son canon de 25, neuf chars ennemis ! Devant une résistance aussi acharnée, les Allemands renoncent à toute action dans ce secteur.

Dès 3 heures du matin, devant Dury, tenu par divers éléments du 56^e RI, les chars allemands surgissent devant un point d'appui. La pièce de 47 du maréchal des logis Dock en détruit deux. D'autres panzers s'efforcent de contourner Dury par l'est, mais se heurtent au 47 du maréchal des logis Bouley : cinq blindés sont immobilisés, un sixième saute sur une mine. L'infanterie allemande tente alors d'investir Dury. Le lieutenant Gruère et ses hommes ont eu le sang-froid de laisser approcher les assaillants et de n'ouvrir le feu qu'à 300 mètres. Décimés par la violence des tirs français, les soldats ennemis refluent en laissant de nombreux morts sur le terrain. L'effort allemand porte à la sortie nord de Dury et sur le parc du château. Le choc est rude car l'assaut est mené avec des effectifs considérables. La résistance acharnée des Français bloque pour un temps l'ennemi, mais la section du lieutenant Bertrand est anéantie. Malgré leur supériorité numérique, les Allemands ne parviennent pas à entamer les positions adverses. Leurs pertes sont lourdes. Vers 11 heures, le 5 juin, ils renoncent à poursuivre leurs attaques, se replient progressivement en laissant leurs morts sur le terrain.

À l'est de Dury, dans les bois qui avoisinent le Petit Cagny, le 1^{er} bataillon du 56^e RI est également engagé dans une lutte sévère. Le sergent Viallate a retracé, dans ses notes personnelles, ce combat :

« Vers 6 h 45, branle-bas de combat, chaque homme prend son poste, les chars débouchent de la lisière d'en face, chars légers mais en grand nombre, capot rabattu, chefs de chars en bras de chemise assis sur les tourelles. Je fais tirer sur les chars par le fusil-mitrailleur avec des balles perforantes, puis ne pouvant faire mieux, nous nous planquons au fond de nos trous pour laisser passer les chars, bien décidés à stopper l'infanterie qui sans doute va suivre. Les chars arrosent nos trous avec des obus de petit calibre et tuent une dizaine de nos hommes. À 7 h 30, les fantassins allemands quittent leur base de départ et marchent à l'attaque de nos lignes. Nous faisons feu de toutes nos armes, en tuons et en blessons pas mal, mais surtout, nous les stoppons. »

Succès de courte durée... Les chars ne se sentant pas suivis par l'infanterie reviennent attaquer la position française. Deux sections sont anéanties par les panzers. Cependant deux autres sections poursuivent la lutte. La compagnie du capitaine Dastillung, tenant la partie ouest du bois Renard-Payen, détruit sept chars allemands et cloue au sol l'infanterie d'accompagnement. Au Petit Cagny, la section du sous-lieutenant Guignard met hors de combat un panzer. Tous les assauts allemands sont brisés.

Les Allemands attaquent le secteur de Saint-Fuscien, défendu par le 89^e RI. Les points d'appui du sous-lieutenant Pradat et du sergent-chef Fabry, appuyés par un canon de 25 et un de 47, détruisent une dizaine de blindés ennemis. Puis les 75 se démasquent et tirent à vue sur les panzers qui contournent les positions. Trois d'entre eux prennent feu. Un tir de mortier de 60 mm, bien réglé par le sous-lieutenant Lechaire, achève la déroute de l'ennemi qui reflue en laissant de nombreux morts sur le terrain.

« Ainsi, écrit Pierre Vasselle, sur l'ensemble de notre position avancée, partout les Allemands sont arrêtés. C'est un succès défensif incontestable qui permettrait d'envisager le développement de la bataille avec confiance si les blindés ennemis partant en flèche devant l'infanterie n'avaient réalisé une percée profonde à la droite de notre dispositif. »

En effet, des chars allemands, évitant les villages et les bois, s'infiltrèrent autour de Rumigny et engagèrent le combat contre les batteries d'artillerie. Le 2^e groupe du 351^e RA subit le choc des monstres d'acier. Avec un remarquable sang-froid, le capitaine Varille fait faire demi-tour à ses pièces et commande un tir à volonté. Les chars, se trouvant à environ 400 mètres, reculent et s'enfuient. Quatre d'entre eux sont touchés et s'enflamment. Un cinquième est détruit par une batterie du 306^e RA.

Contournant Saint-Fuscien par l'est, les panzers progressent entre Bon-Air et Sains et détruisent deux batteries du 306^e RA. Cependant, une douzaine de blindés allemands sont détruits ou endommagés. Dans le même secteur, les chars attaquent la ferme du Cambos, défendue par deux canons de 47 qui mettent onze panzers hors de combat, mais les deux pièces sont finalement détruites par l'ennemi. La 5^e batterie du 306^e RA touche cinq panzers. La 6^e batterie perd une grande partie de ses effectifs, mitraillés par les blindés. Lors de cette action, cinq panzers sont également détruits. Mitrillant et canonnant au passage les batteries de 155 du 237^e RA, les panzers passent devant le bois Camon.

Les 7^e et 8^e batteries du 37^e RA, en position entre Rumigny et Grattepanche sont détruites par les chars allemands. Le capitaine Reichel, qui s'est porté en avant, dans un verger un peu surélevé d'où il peut suivre l'évolution des blindés ennemis, ne tarde pas à apercevoir une quarantaine de tanks progressant à 400 mètres devant Grattepanche. Sa 4^e pièce, qui vient juste d'être sortie de la position pour avoir plus d'aisance de manœuvre, tire sur l'un des chars qui est

touché et incendié ; les autres aussitôt foncent sur la batterie. Elle exécute un tir à 300 mètres à cadence accélérée ; plusieurs chars sont encore atteints, d'autres abordent les canons et les bousculent.

Aux lisières de Grattepanche, la situation est également critique. Un 75 antichar du 315^e RA et les mortiers de 81 du lieutenant Dedieu effectuent des tirs ininterrompus sur les panzers jusqu'à l'épuisement des munitions, puis des fantassins du 56^e RI s'enferment dans les maisons du village où sont livrés des combats au corps à corps. Le lieutenant Feuillet, le sergent Riebert et quelques hommes se trouvent encerclés par une unité ennemie. Le lieutenant Feuillet abat un Allemand, s'empare de sa mitrailleuse et met le reste du détachement en fuite.

Les chars allemands attaquent Saint-Sauflieu et Oresmaux, défendus par des éléments du 56^e RI et la 2^e batterie du 37^e RA. Les pièces de 75 mettent en fuite les panzers et en détruisent plusieurs. Environ 150 panzers menacent à nouveau les batteries du 237^e RA du Bon Air et du bois Camon. Six tanks sont immobilisés et brûlent devant les positions françaises.

À ces 400 panzers que l'ennemi vient de faire pénétrer profondément dans les lignes françaises, la 16^e DI ne peut opposer que les 30 chars R35 des 2^e et 3^e compagnies du 12^e bataillon (BCC). La 2^e compagnie entre en action dès 9 h 30 et refoule plusieurs compagnies allemandes.

Dans l'après-midi, du 5 juin, les batteries du Bon-Air et du bois Camon sont attaquées pour la troisième fois par les panzers. Environ 150 chars débouchent en terrain libre. Les artilleurs français tirent méthodiquement dans la masse des engins. Plusieurs obus les atteignent de plein fouet. Les autres tanks progressent malgré tout et parviennent à 200 mètres des batteries de 155 qu'ils couvrent de projectiles. Sans s'approcher davantage des canons, les panzers poursuivent le mitraillage durant une demi-heure. Les artilleurs s'abritent derrière les barrages de sacs de terre. On compte de nombreux tués ou blessés parmi eux, dont le canonnier Maillot qui, depuis le début de la journée, avait toujours été volontaire pour les missions périlleuses. Atteint mortellement, exsangue, il trouve encore la force de murmurer : « Mon lieutenant, êtes-vous content de moi, ai-je bien fait mon devoir ? »

Malgré les attaques des chars sur les batteries, malgré quelques bombardements et actions locales sur les centres de résistance, l'ennemi ne fait pas de progrès notables au cours de l'après-midi du 5 juin. Les défenseurs de Dury, dont les munitions s'épuisent, repoussent tous les assauts. À 18 h 30, sur Oresmaux, une nouvelle contre-attaque d'une compagnie de chars du 12^e BCC et du 9^e groupement de reconnaissance d'infanterie refoule plusieurs détachements ennemis. Les chars allemands qui se sont avancés dans la plaine sont pris sous le feu de la 24^e division d'infanterie (DI), établie en seconde position derrière la 16^e DI. Plusieurs panzers sont atteints. Le retour des blindés allemands vers l'arrière, au soir du 5 juin, est la preuve incontestable de l'efficace résistance de la 16^e DI.

Alors qu'à Gembloux et Stonne, l'infanterie française a été remarquablement soutenue par l'artillerie, au sud d'Amiens, le 5 juin, cet appui va, en partie, lui manquer à des moments critiques parce que les artilleurs se défendent contre les blindés. La journée s'écoule en combats d'une rare violence. « Dans ces villages ruinés, les Français résistèrent jusqu'au dernier », écrit l'Allemand Karl von Stackelberg.

Face aux hérissons français, les fantassins allemands sont littéralement cloués au sol. Après huit heures de lutte, ils n'ont pas réussi à entamer les lignes françaises en profondeur. Les panzers se sont enfoncés entre les points d'appui de telle sorte qu'ils se trouvent coupés de l'infanterie, ce qui n'est pas une position enviable, comme l'écrit le commandant allemand von Jugenfeld :

« Nos chars sont accueillis par un feu vraiment infernal. En un clin d'œil, les premiers d'entre eux, pris sous des feux de flanc, sont en flammes. La situation n'a rien de réjouissant. Maintenant, ce serait à notre artillerie de s'entretenir avec les Français ; leur défense est vraiment trop forte et nous avons trop peu de munitions pour les canons de nos chars. Il est exactement midi. La journée sera encore longue et personne ne sait combien de temps les tirs d'arrêt ennemis nous sépareront encore de nos lignes de ravitaillement. Nous devons donc, de bonne heure, songer à économiser les munitions car aujourd'hui, journée décisive, il faut compter avec tout, même une contre-attaque de chars français¹⁰. »

Il se trouve que les défenseurs français, isolés dans leurs points d'appui, se trouvent confrontés aux mêmes difficultés, comme le souligne le colonel de Bardies :

« Nos troupes, s'accrochent au terrain, ne lâchent pas pied. Contournant les villages et les bois, qui sont autant de bastions, les chars allemands s'infiltrèrent dans les intervalles, pris de flanc par l'artillerie et parfois culbutés et mis en flammes. L'infanterie allemande, stoppée par notre feu, ne suit pas. Mais nous sommes engagés ; les chars arrivent jusqu'à la deuxième position de nos armées ; la ligne française n'est bientôt plus qu'une série de petites forteresses, dont chacune se bat pour son compte. Faut-il espérer ? La ligne n'a pas bronché, mais demain, le bombardement par avions recommencera. Tout poste assiégé, et qui n'est pas dégagé, finit par être pris. Qui nous dégagera ? De nouvelles divisions ? Des divisions cuirassées ? Lesquelles¹¹ ? »

Le 6 juin, deuxième journée de l'offensive, l'ennemi se renforce sur l'axe Saint-Fuscien-Rumigny et renouvelle partout ses attaques. Le 89^e RI tient toujours la ligne des hauteurs bordant la Noye, Cagny à Estrées, mais Cagny va tomber au début de la matinée. À Rumigny, au cours